

«Viens un peu par là que je te cause!»: le punk US narré par ses hérauts

» **LIVRE** Le punk a trente ans, paraît-il. Racontée par ses plus radicaux acteurs, sa saga américaine expire un dernier coup via la bible du genre, *Please Kill Me*, enfin traduite en français aux éditions Allia.

«**T**out seul. Personne à qui parler. Viens un peu par là que je te cause!» Quand Lou Reed demande à son interlocuteur de poser ses fesses sur son bout de banc, on s'exécute presto. De fait, Legs McNeil et Gillian McCain ont utilisé quelques fonds de culotte à écouter causer — Reed, mais aussi Iggy Pop, Patti Smith, Dee Dee Ramone, Debbie Harris et des dizaines d'autres blasons moins connus, acteurs multiples d'une histoire underground qui devrait un jour trouver son étiquette simplificatrice au rayon des disques, aux unes des journaux et au falte des cauchemars parentaux. Le punk.

Punk anglais ultime, Vicious est mort à Manhattan...

Tout a été dit sur son ectoplasme anglais: les Sex Pistols, le scandale, les tee-shirts troués et les épingles à nourrice. Oxford Street en 1976, la reine outrée, *Anarchy in the UK* numéro un des hits parades mais «gomme» dans les listes officielles. Loverdose de Sid Vicious quelques mois plus tard, premier et dernier symbole de la fulgurance nihiliste dont beaucoup ne retiennent que les outrances spectaculaires et le folklore à crête bariolée. Et Londres comme capitale punk mondiale. Mais Vicious est mort à Manhattan...



CHAOS Les Sex Pistols choquent l'Amérique, ici à Atlanta lors de leur première et dernière tournée US. Le groupe anglais, créature médiatique ultime du punk, devait pourtant tout à la scène new-yorkaise: Sid Vicious avait emprunté à Richard Hell sa coupe de tifs, et Steve Jones à Johnny Thunder son jeu de scène. *Please Kill Me* le rappelle à toutes fins utiles.

En «choisissant» la grosse pomme comme dernier lieu d'errance, le bassiste des Pistols a entériné un état de fait: New York fut le berceau de la rébellion. Parole aux acteurs! Musiciens, managers, cinéastes, peintres, maquereaux, dealers, prostitués, parfois tout à la fois, passés de vie à trépas ou toujours accrochés au bitume, souvent simplement toujours accros. Exercice d'histoire orale, *Please Kill Me* a paru en 1996 dans les pays anglo-saxons et retrace la

trame souterraine d'une démarche à la combustion spontanée, qu'elle fût drapée dans des oripeaux arty comme le Velvet Underground de Warhol ou purement teigneuse comme les Dead Boys de Stiv Bators.

Dénoncée selon les lieux et les époques art rock, hardcore, rock'n roll, new wave ou punk, la bande-son de ces années américaines explose au fil des 600 pages de cette somme héritant enfin d'une traduction et d'un emballage dignes

de ce nom dans le catalogue des éditions Allia (*lire encadré*). Les anecdotes s'enchaînent dans un style direct, tonique — «on n'était pas là pour être polis!», résume David Johansen des New York Dolls — et forment une trame étonnamment bien cousue pour des amateurs d'épingles à nourrice. Le livre suit une thématique chronologique qui naît dans le jeune vacarme du Velvet, s'étonne devant les New York Dolls, les Stooges et autres pionniers de la marge, gran-

dit sur la scène du CBGB puis, au sortir de sa matrice underground, s'éparille dans l'azote des années 80 au gré de cent styles et autant de tragédies personnelles qui allaient en appeler d'autres — le dernier chapitre, qui se clôt en 1992, s'intitule *Nevermind...*

FRANÇOIS BARRAS

Legs McNeil et Gillian McCain, *Please Kill Me*, L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs, Allia, 625 pp.

Dans les marges, le bon filon

Avec *Please Kill Me*, les éditions Allia réalisent un joli coup. Thématique, d'abord: depuis sa parution en 1996, la somme de McNeil et McCain s'est installée dans le triumvirat des bouquins indépassables sur l'underground musical US. En français, elle rejoint ainsi chez Allia le rayon consacré aux trames secrètes d'un XXe siècle «pop», exploré initialement par le *Lipstick Traces* de Greil Marcus dont la démarche épistémologique lie dada, lettristes, situationnistes et mouvement punk dans la même analyse. Pareillement traduit en français chez Allia, *England Dreaming* de Jon Savage renferme le récit le plus complet sur le punk londonien né avec les Sex Pistols. Des ouvrages de référence qui peuvent se doubler de sympathiques succès de librairie: ce fut le cas de *Lipstick Traces*, aux droits achetés pour quelques milliers de dollars et qui, dans la niche Allia, s'est offert un succès inattendu en France — plus de 7000 exemplaires vendus.

F. B.

